

Marc Richelle  
Professeur émérite de l'Université de Liège

## **PREFACE**

**À**

### **B.F. SKINNER, SCIENCE ET COMPORTEMENT HUMAIN**

Il aura fallu un demi-siècle, et l'opiniâtreté convergente d'une poignée de personnes - suisses, françaises, chiliennes ou catalanes, traducteurs, enseignants universitaires, éditeur franc-tireur - pour que le public francophone ait enfin accès à l'un des ouvrages majeurs d'un psychologue reconnu comme l'un des plus importants du XX<sup>ème</sup> siècle. Ce n'est pas lui, ni nous qui le disons, mais d'éminents experts, tels que les historiens de la psychologie appelés à désigner les quelques plus grands psychologues du siècle passé, ou encore les scientifiques de toutes disciplines et historiens des sciences qui élirent les cent savants les plus influents de tous les temps. De la vingtaine d'ouvrages publiés par Skinner, celui-ci n'est que le sixième à être traduit en français, le troisième seulement chez un éditeur français. Les maisons d'édition dans les autres grandes langues européennes se sont montrées plus ouvertes et plus soucieuses de donner à leurs lecteurs liberté de s'informer de première main d'une œuvre à la fois de science et de philosophie politique sur laquelle s'est exercée en France une véritable occultation.

Pourquoi cette exclusion? Paradoxalement, si Skinner a été l'un des psychologues les plus renommés et les plus influents de son siècle, il a aussi été l'un des plus controversés. Il a, honneur rare, été la cible de critiques véhémentes de célébrités aussi opposés que Spiro Agnew, Vice-Président des Etats Unis, et de Noam Chomsky, éminent linguiste et en même temps activiste de la gauche "libertaire" américaine. Le premier lui reprochait de saper les valeurs les plus sacrées de son pays (dont on sait, pas la triste fin de sa carrière politique, à quel point il les respectait); le second assimilait Skinner aux promoteurs des chambres à gaz - ce qui ne l'empêcha pas lui-même de préfacier élogieusement, sans doute par inadvertance, un livre négationniste de M.Faurisson (un préfacier sérieux se doit de lire d'abord les livres qu'il préface...). C'est le privilège, et l'infortune, des esprits libres de se faire partout des ennemis. C'est aussi leur revanche que de se trouver des éditeurs qui se donnent vocation de faire droit à leur parole, fût-ce longtemps après leur mort.

Mais revenons aux raisons de l'exclusion française. Tout d'abord, Skinner apparaît, dans l'histoire de la psychologie, comme un représentant du behaviorisme, le dernier et le plus radical parmi les grands maîtres de ce courant, auquel la psychologie française n'a jamais

vraiment adhéré, malgré les revendications qui imputent à Henri Piéron le premier manifeste en faveur d'une psychologie "science du comportement".

En second lieu, dans l'histoire récente de la psychologie, dans l'avènement de ce que l'on convient d'appeler le cognitivisme, on assiste depuis un quart de siècle à une véritable entreprise de dépréciation du behaviorisme et plus particulièrement de Skinner (dépréciation dont Chomsky est en partie responsable) avec les instruments traditionnels du genre: distorsions, délibérées ou de bonne foi, des idées que l'on attaque; simplifications visant à ridiculiser l'adversaire; et les immanquables arguments *ad hominem*.

En troisième lieu, le contexte particulier de l'enseignement et de la pratique de la psychologie en France explique une part du discrédit où a été maintenu l'apport de Skinner. Y dominant d'une part le cognitivisme, dans les domaines de la recherche scientifique fondamentale et des conceptions théoriques s'y rapportant, d'autre part la psychanalyse, dans les domaines de l'intervention psychologique et de la clinique. Pour le premier, il s'agit d'un état de chose assez universel aujourd'hui; mais pour la seconde, on a affaire à une résistance tout à fait exceptionnelle à des courants concurrents qui se sont établis partout ailleurs. Ces courants sont pour une part issus du behaviorisme, et ont pour nom *approche comportementale, comportementalisme, thérapie comportementale* (traduction de l'anglais *behavior therapy*). Les praticiens étant gens de bon sens, ne s'encombrant pas de doctrinarisme lorsqu'il s'agit d'aider leurs clients, on assiste depuis longtemps déjà à des courants syncrétiques conjuguant behaviorisme et cognitivisme dans les *thérapies cognitivo-comportementales*, une étiquette qui laisse quelque peu songeur quant aux ruptures et filiations qui marquent l'histoire de la psychologie scientifique.

D'autres raisons plus substantielles, bien que sans doute moins importantes pour expliquer l'occultation, doivent aussi être évoquées. L'œuvre de Skinner dérange à plusieurs titres, et suscite l'objection. Je m'en tiendrai à deux points. Le premier concerne l'assise expérimentale des écrits de Skinner: elle consiste essentiellement en travaux sur l'animal de laboratoire. Aux yeux de beaucoup, cela suffit à discréditer toute prétention à traiter de psychologie humaine, pour péché de réductionnisme. "Sommes-nous des rats?" titrait Serge Moscovici à son compte rendu critique de *Par-delà la liberté et la dignité*. Evidemment non, mais cela n'empêche pas que nous ayons bien des choses en commun avec eux, ni surtout que l'étude de l'animal en laboratoire soit une étape utile dans une analyse scientifique des comportements jusques et y compris les comportements de l'Homme. Bien d'autres psychologues, contemporains de Skinner, avant et après lui; au sein des écoles behavioristes - tels Watson, Hull ou Tolman -, parmi les psychophysiologistes et comparatistes - tels Lashley ou Yerkes, chez les gestaltistes comme Köhler, sans oublier les éthologistes comme Lorenz ou Hinde, etc. illustrent abondamment cette démarche qu'aucune justification scientifique n'autorise à écarter. Elle a montré et montre encore ses fruits aux plans méthodologique et théorique. La rejeter aujourd'hui ressemble fort au rejet, jadis, de toute idée d'évolution biologique au motif qu'il ne nous plait pas de descendre du singe. Mais, s'agissant de *Science et Comportement humain*,

le problème n'est pas de trancher *a priori* en proclamant que nous ne sommes pas des rats et en taxant l'auteur de réductionnisme simpliste. Il faut y aller voir. Et découvrir de quoi l'on y parle. Il n'est que de jeter un coup d'œil à la table des matières ou à l'index, ou de feuilleter: contrôle de soi, pensée, monde subjectif, le Soi, comportement social, gouvernement et loi, religion, psychothérapie, contrôle économique, éducation, culture, contre-contrôle, liberté, créativité... Affaires de rats, assurément. Il vaut peut-être la peine d'entamer la lecture.

Ici se lève la seconde objection: Skinner, comme tous les scientifiques, ses pareils, nous entraîne dans une conception déterministe des conduites humaines, et voilà qui nous fait horreur, plus encore que l'idée que nous puissions avoir quelque chose en commun avec les singes. Nous sommes libres de faire ce que nous voulons; nos actes émanent de notre volonté; nos choix sont le fruit de notre libre arbitre. Mais avons-nous fait l'histoire naturelle, l'histoire culturelle, l'histoire individuelle de notre liberté, de notre volonté, de nos prises de décisions? Certes, les religions, les idéologies nous en ont proposé des définitions et des conceptions, qui ont souvent servi de masques à l'exercice du pouvoir par des mécanismes assez faciles à démonter. Les philosophies s'y sont essayées, et ont jeté souvent un éclairage inattendu sur nos croyances et nos illusions; elles ont largement eu recours au savoir scientifique depuis que les sciences se sont développées. Pourquoi les gens de science ne pourraient-ils à leur tour s'en mêler, et nous dire, pour ce qu'ils en savent, ce que nous sommes, de quoi nous sommes faits? Pourquoi ne pourraient-ils nous alerter sur les périls qui nous guettent, nous expliciter les causes de nos actes, nous guider vers les conduites propres à résoudre les problèmes que nous identifions sans parvenir à les résoudre?

Nous avons dit "pour ce qu'ils en savent", car à la différence des religions et des idéologies, la science ne prétend pas tout savoir sur l'Homme; elle s'accommode d'une perpétuelle approximation, et procède par révision continue de ses "vérités". Sciences de la nature, sciences de la vie, sciences de l'Homme nous dévoilent peu à peu - et parfois avec des bonds surprenants - le monde où nous vivons et le monde que nous sommes. Et nombre de scientifiques nous invitent à prendre au sérieux ce qu'ils nous décrivent et nous prédisent. Skinner est de ceux-là. On peut l'ignorer, comme on peut ignorer les géologues qui nous mettent sous le nez les limites des énergies fossiles, les écologistes qui anticipent les possibles catastrophes climatiques et les déséquilibres de la biosphère, les démographes qui nous dessinent les projections de la surpopulation, les médecins qui sonnent l'alarme de l'obésité. Mais mieux vaut écouter leur message; on ne sait jamais. En beaucoup de matières, nous finissons par les écouter, sauf certains d'entre eux, et Skinner en est, du moins en certains lieux. Au point que l'on a dressé de lui un portrait qui dissuade d'aller voir soi-même: tyran en chambre, nourrissant le rêve d'un asservissement des gens par des procédés de dressage bien connus des dictateurs, adepte d'une école de pensée qui aurait Xdéshumanisé l'homme et aurait maintenu la psychologie dans un état de stagnation, sinon de régression, pendant plus d'un demi siècle... Ce portrait ne trouve fondement dans aucun de ses textes, sans parler de sa personne. Qu'on aille donc le lire, particulièrement ce livre, et son roman utopique *Walden*

*II*, enfin publié en français chez le même éditeur: on s'étonnera d'y rencontrer un esprit clairvoyant, analyste lucide, plus proche de la subversion que du conformisme.

Marc Richelle

Juin 2004